

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 19

Artikel: Les puces
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224566>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IENA D'ETSILA

PEGNET et Tacounet étant dou z'ovràt tsapouet (*charpentiers*) quemet on ein trovàve dein clli teimps, que n'è pardieu pas de houâ (*aujourd'hui*), du que l'ai a grand teimps que ne soffliant pe rein l'ão soupa. Po tsapouaisi bin adrâi, po équarrâ la frîta, lattâ. betâ lè tiôle, raisi de grantiâo et de travè, manèyî la dêtrau, ein avâi min à leu. Et pu adrâi quemet dâi sindzo po sè teni su lè tsevron, mimameint que Tacounet l'arâi fé dhî coup la pîce-drâte, — le tsâno-drâi, quemet diant assebin — sur la frîta, po on boton. Et Pegnet l'êtâi dâo mîmo. Dâi z'hommo de teppa, vo dio.

L'avant tot parâi, avoué clliâo boûne qualità, quauque croûio défaut. Ion, l'êtâi que l'avant la tserrâire dâo bâire galésameint à la déchainte. Vâi ! l'è dinse ! l'avant la pipi ! Quand l'avant betâ lo nâ dein lo verro, n'arretâvant pas devant d'avâi l'ão fédérale, et vo séde... ! L'êtâi p'âo-t'ître adan que l'êtant lè premi tsapouet dâo payî.

On coup, dèvessant reteni on tâi que l'êtâi galésameint hiaut. L'avant fauta d'onna grant' ètsila et l'avant ètâ d'obedzi d'allâ ein queri iena prâo lliein. Et pèsantâ que l'êtâi, allâ pî ! L'avant assèyî, po coumeincî de sè la tserdzî su l'épaula, tsacon d'on bet. Mâ, l'êtâi penâbllio et po finî, l'avant betâ l'ão tîta tsacon eintre lè patson, lè duve man levâie à plliat, à la hiautiâo dâo cotson po la sotenî on bocon et sè soladzî. L'allâve mî dinse et l'affère sarâi rîdo bin zu se n'avant pas passâ devant lo cabaret.

L'a faliu l'ài entrâ, e-te pas de bî savâi ! Quand sant ressaillâ, brelantsîvant on bocon, mâ sè retserdzant l'êtsila tot parâi, la tîta dein lè patson, ion devant, l'autro derrâi, lè duve man, à plliat, à la hiautiâo dâo cotson... et pu dinse tant qu'âo cabaret d'amon.

L'ant fé tî lè dou ein on iâdzo : « Harte ! » et sant entrâ.

L'êtâi né quand sant rarrèvâ fro. Sè rebétant ein posechon, ion devant, ion derrâi, la tîta on bocon bètorsa po coudhî sè tsouyî, lè duve man à plliat, à la hiautiâo dâo cotson po manteni lè montant. Et pu coudhîvant subllia :

*No sein dâi luron dâo melion dâo diâbllio,
No sein dâi luron
Que ne craignant nion.*

L'ant marsî, marsî, prâo grantenet, sein sè repousâ, adî âo pas, ion devant, ion derrâi, lè bré avoué lè càode ein dêfro et lè man ramenâie vè lè z'orollhie. Tot d'on coup, reincontrant lo maître tsapouet que vegnâi vère se l'êtant moo. L'êtâi tot ein cousin.

— Qu'è-te que clliâo manâie ? que l'ão fâ ein lè vayeint.

— On porte l'êtsila, que repodant.

— Tè rondzâi po dâi sôulan, l'è po cein que sant avoué lè bré ein l'air, pardieu vâi ! Mâ l'êtsila...

L'êtsila, l'avant bo et bin âobliâie devant lo derrâi cabaret !
Marc à Louis.

SINGULIER ENGRAIS

MON grand-père, honnête cultivateur, possédait une vigne en coteau dans laquelle il y avait une vingtaine d'arbres fruitiers en plein vent. Ces arbres étaient très gros : leurs troncs mesuraient au moins 30 centimètres de diamètre. Ils étaient éparpillés çà et là dans la vigne, et, chaque année, ils se chargeaient régulièrement de fruits.

La terre de cette vigne était assez meuble : elle se composait d'argile mêlée de gravier et de gros cailloux. Or, chaque année, en la travaillant, on ramassait quelques-unes des plus grosses pierres, parce qu'elles gênaient le binage, et on les portait au pied des arbres, où se trouvait un vide de 4 à 5 mètres.

Depuis longtemps les choses se passaient ainsi, car les tas de pierres autour de ces arbres s'élevaient bien à un mètre.

Les voisins, qui avaient remarqué la fertilité de ces arbres, dirent :

— Mais que faites-vous donc à vos arbres, père Joly, pour qu'ils se chargent tant ?

Et mon grand-père de répondre en riant :

— Je les fume avec des cailloux.

Ils comprenaient fort bien que les tas de pierres garantissaient le chevelu de l'arbre, empêchaient les mauvaises herbes de pousser et retenaient les feuilles en automne.

Ces feuilles décomposées, réduites peu à peu en terreau, se trouvaient entraînées par les eaux pluviales jusqu'au fond du tas et maintenaient la fraîcheur, même en temps de sécheresse intense, tout en ne s'opposant pas à la circulation de l'air.

Une circonstance se produisit et confirma cette explication ; la voici :

Mon grand-père voulut bâtir dans sa vigne un petit pavillon pour s'y mettre à l'abri pendant certaines heures du jour et y coucher au besoin. Il choisit l'emplacement près de ses deux arbres, et pour bâtir les murs, il se servit des pierres qui se trouvaient au pied de ses deux arbres, dont l'un était un poirier Blancquet, et l'autre une Vigoureuse d'un grand rapport tous les ans.

Après l'enlèvement des pierres, les deux arbres restèrent 4 ou 5 ans sans porter de fruit et ils ne reprirent leur fertilité que lorsque de nouvelles pierres formèrent autour d'eux une couche d'une certaine épaisseur. R.

UNE VISITE A MISTRAL

UNE enquête fut ouverte, à l'effet de savoir si nous connaissions bien Mistral. Je désignais deux choses me paraissant entraver la diffusion des œuvres du poète provençal. L'une d'elles, est la forme donnée à son style ; cette forme est trop éloignée du langage courant. Mistral a créé des mots, assemblés des phrases qui déroutent le peuple du Midi, habitué à des expressions différentes et plus claires.

Le barde maillanais a manqué de lyrisme, dans la version française de ses poèmes. Voilà, en second lieu, ce qui l'a desservi. Un bon traducteur atteindra, sans doute plus tard, les résultats que le maître ne put ou voulut obtenir lui-même.

Mistral s'exprimait en Provençal, comme tout le monde : au contraire, par ses écrits, il semblait se tenir éloigné des foules.

Il chérissait le peuple du Midi ; celui-ci lui

rendait généreusement cette affection, sans aller jusqu'à lire, interpréter, répandre ses œuvres. L'illustre maître, consacra ses jours à son pays d'origine : c'est dans une maison entourée de figuiers et de lauriers-roses, qu'il recevait ses fidèles.

Mon cousin Frédéric Charpin, comptait un nombre de ses disciples. J'allai d'Avignon une fois avec lui voir Mistral, qui l'appréciait beaucoup.

Il le qualifiait ainsi : Charpin, vif et gai, comme une fauvette sur un pin.

Nous parlâmes du félibrige, de sa fondation, de ses espoirs. Le maître et mon pauvre parent envisageaient l'avenir, sans songer que la Parque allait faucher leurs existences.

Octobre était venu. Il faisait un temps idéal. La campagne, inondée de soleil, avait d'éblouissantes teintes. De loin, Mistral témoignait verbalement son dédain au Paris embrumé, à ses mœurs enfiévrées. Il ne comprenait que la vie au grand air, dans sa région si douce.

Je crois me rappeler qu'il nous offrit un verre de liqueur, faite avec du jus de coing « Lou Coudounat ». Nous ne pouvions nous séparer, sans trinquer et boire à la grandeur de son royaume.

Le soir tombait ; une diligence nous mena vers la gare de Graveson. Après un court trajet, le train nous déposa dans Nîmes. C'était la saison des débuts, au théâtre. Les artistes se trouvaient soumis à un vote public ; nos droits électoraux furent exercés, au cours d'un spectacle copieux.

A cette époque d'avant-guerre, on entendait, pour quelques francs, deux pièces du répertoire. Mistral n'était plus là, mais nous conservions un reflet de son ardente flamme. Je le revis ensuite au musée d'Arles ; jamais il ne me parut si noble qu'au seuil de son logis, dans le pays que ses chants ont immortalisé.

C'est souvent par le mot de mort que s'achève une histoire : la vie nous est cruelle et pourtant nous l'aimons !
Justin Pons.

LES PUCES

SAVEZ-VOUS que nous sommes à deux doigts d'une disette dont les conséquences pourraient être incalculables autant qu'imprévues ?... Il paraît que la mortalité est considérable parmi les puces et que ces insectes menacent de disparaître tout à fait.

Un savant allemand, attaché au musée zoologique de Berlin, a établi des statistiques, après de longues et minutieuses recherches, et sa conclusion qui, paraît-il, est terrible, établit que c'est à la pratique des sports et à l'hygiène moderne que nous devons la disparition de ces petits animaux dévorants. Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi jeter un cri d'alarme. Quand nous n'aurions plus jamais l'occasion de nous gratter, de souffrir d'intolérables démangeaisons, et d'attraper, par l'intermédiaire de ces bestioles, la rogne, la gale, la peste et mille autres incommodes pédiémies, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi pousser des cris de désespoir et de quoi mettre nos drapeaux en berne. S'il n'y a plus de puces, eh bien ! mon Dieu, on tâchera de se faire une raison, on essaiera de s'en passer. On viendrait m'annoncer qu'il n'y a plus de canons, plus de munitions, plus de baïonnettes, que ce serait

plutôt un soupir de soulagement que je pousserais, de toutes mes forces. N'ayant jamais personnellement vendu de poudre pour détruire les puces ou pour faire cracher les canons, je ne risquais pas de tomber en chômage par la suppression des puces et des canons. Et si j'avais travaillé dans la partie, vous ne m'entendriez pas encore me lamenter ni gémir de la disparition des puces et des canons. Je m'organiserais vivement pour vendre autre chose : des sourires, de la bonne humeur, de la gaieté, de la joie, du bonheur, par exemple, car ce serait le moment où l'on ferait un sérieux usage de tout cela.

Le candélabre. — Dame Nathalie est seule dans son magasin d'objets d'art. Par un souci d'économie, la boutique n'est éclairée que par quelques bougies fichées dans un superbe candélabre en argent massif, rehaussé de délicates ciselures.

Entre un monsieur distingué qui, attiré par la beauté de l'objet, veut le voir de plus près.

Et tout en examinant le candélabre, il le vise :

— Je m'étonne, madame, que vous traitiez cette belle pièce comme un vulgaire article d'éclairage et que vous le laissiez sur un comptoir ; quelqu'un pourrait s'en emparer.

— S'en emparer ! répéta dame Nathalie. Comment pourrait-il faire puisque je reste ici en permanence ?

— Je ne sais, mais il me semble qu'en agissant, par exemple, de la manière que voici, le tour serait vite joué.

Et, pour renforcer sa démonstration, le client souf-
fle sur les bougies du candélabre.

— Qu'en pensez-vous, maintenant, madame ?

— C'est pourtant vrai, dit dame Nathalie ; je n'aurais pas pensé à cela !

À tâtons, elle cherche une boîte d'allumettes, tout en remerciant l'aimable gentleman de son excellent conseil. Mais quand l'allumette projette un peu de clarté dans la boutique, elle est tout étonnée de se retrouver seule... Le monsieur a disparu... et le candélabre aussi !

LE RÊVE D'ALCOFRIBAS

*En l'an deux mille, au crépuscule,
Le professeur Alcofribas
Ayant diné d'une pilule
— Il n'était plus d'autre repas —
But deux doigts d'eau, sonna sa bonne
Et soudain se prit à songer
Aux douceurs d'un temps où personne
N'avait plus besoin de manger.
Dans le ciel vibrant de lumières
Un vol d'avions bourdonna :
Car le Lausanne des premières
Volait ce soir vers l'Opéra.
Le professeur, coiffant sa toque,
Sourit, tout heureux d'être né
Dans cette mirifique époque
Où, d'un geste, on avait diné.
La petite pilule noire
Qu'en moins de rien l'on avalait
Sous un volume dérisoire
Offrait un aliment complet.
Savourant le plaisir de vivre,
Hors de l'esclavage des sens,
Le savant ouvrit un vieux livre
Qui datait d'avant dix-neuf cents.
Relié de peau souple et fine
Ornée de planches en trois tons,
C'était un livre de cuisine
Fait pour tenter les moins gloutons.
Il contenait trois cents recettes :
L'art culinaire est un bel art !
Alcofribas mit ses lunettes
Et feuilleta longtemps, si tard
Qu'il s'endormit, l'esprit en joie
Comme un enfant las, en lisant
Un chapitre où le salmis d'oie
Succède au chaudfroid de faisane.
Et dans son rêve délectable
Il vit, conduits par un Vatel,
Tous les pourvoyeurs de la table
Suivis de leur matériel.
Les chefs, avec leurs casseroles
Défilèrent en bataillons,
Les marmites en rondes folles
Offraient leurs anses aux poêlons ;
La sorbetière et la pocheuse,
Ouvrant le pas, marchaient de front*

*Devant la troupe tapageuse
Du gâte-sauce et du mitron.
Les hachoirs, avec leurs brochettes
Aux grils blancs montraient le chemin
Des fines lardoires et les brochettes
Paraissaient se donner la main.
Quatre turbotières énormes,
Brillantes de cuivre étamé
Avec des plats de toutes formes
Menaient un quadrille animé.
Puis venaient, orgueil de la cave
Tout poussiéreux pour la plupart
Les plus vieux vins de France : Graves,
Chambertin, Sauternes et Pomard.
Derrière eux, battant la campagne
D'un grand seau de glace émergente
Son Excellence le Champagne
Se coiffait d'un bouchon d'argent.
Le savant ouvrit la paupière
Et se dressant, rêvant encor
Pour dire : « Je lève mon verre
Au souvenir d'un âge d'or ! »
Il but, et fit une grimace...
Porter un toast avec de l'eau
Cela suffit quand on rêve
Pour vous éveiller aussitôt.
« Est-ce nous qui sommes les sages ?
Se dit-il, le cœur affadi.
Avouons que les vieux usages
Étaient moins fous qu'on ne l'a dit.
Je cherchais pour l'Académie
Un sujet neuf : il est trouvé !
J'absoudrai la gastronomie
En contant ce que j'ai rêvé ! »*

Charles Clerc.

LOGIQUE

UN imprimeur de Bruxelles a publié et diffusé un tract qui obtient un vif succès. Par sa concision et par le grand bon sens qui l'a inspiré, ce texte met au point tout le problème du désarmement.

D'ailleurs, le voici :

Désarmement !

Plus de canons, plus de fusils, ni d'armées, « donc plus de guerres ».

Plus de médicaments, plus de docteurs, ni de pharmaciens, « donc plus de grippe ».

Plus de revolvers, plus de serrures, plus de portes ni fenêtres, plus de police, ni de gendarmes, « donc plus de voleurs ».

Plus de flytox, plus d'antimites, plus de poudre à punaises, « donc plus de vermine ».

Plus de gouvernement, plus de Conseillers d'Etat, de députés, de conseillers communaux et municipaux, « donc plus de contributions ».

Moralité : le Paradis terrestre est en bonne voie.

Un revenant. — Le célèbre bohème Privat d'Angle-mont passa à l'hôpital la meilleure partie de sa vie. Plusieurs fois le bruit de sa mort se répandit parmi ses connaissances et ses amis.

Un soir d'été, il tombe sur l'un de ses créanciers...
— Tiens, s'écrie celui-ci au comble de l'étonnement, je vous voyais au Père-Lachaise ?

— Vous ne vous êtes pas trompé, répond mélancoliquement Privat, seulement comme il faisait très beau aujourd'hui, le gardien m'a permis de sortir ; mais j'ai promis de rentrer avant dix heures... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LA CRISE

VOUS connaissez l'adage populaire :
« Payer et mourir ne pressent pas ! »
Ceux qui ne payent pas leurs dettes ne sont pas toujours ceux qui n'ont pas d'argent. Seulement, voilà, beaucoup sont ainsi faits, ils se croiraient déshonorés de payer tout de suite ce qu'ils doivent. Ils attendent. Ils se font tirer l'oreille. Ils le prennent même de très haut quand nous osons leur réclamer ce qui nous est dû. Ils parlent de la crise.

La crise ! Elle a bon dos, ne croyez-vous pas ? On ne paye pas son loyer ? C'est la crise ! On oublie d'acquitter la note de l'épicier ? C'est la crise ! Le cordonnier attend son argent. Il y a six mois que le médecin a envoyé ses honoraires ;

ils ne sont pas réglés. C'est la crise ! On fait un détour pour éviter de passer devant la boutique du tailleur... à cause du dernier complet qu'on doit encore... Toujours la crise ! C'est la faute à la crise !

Ecoutez l'histoire suivante qui m'a été contée par un ami d'outre-Sarine... presque d'outre-Rhin :

Une dame, un beau matin, après avoir sonné inutilement, plusieurs fois sa petite bonne, monte dans sa chambre. Elle trouva la jeune fille au lit. Elle la questionne :

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendue ?

— ... ?

— Êtes-vous malade ? Répondez !

— ... ?

— Vous ne voulez pas me répondre. Eh bien ! je vais faire appeler le médecin.

Quelques minutes plus tard, le docteur fait son entrée. Nouvel interrogatoire. Ni voix, ni réponse. L'homme de l'art n'a pas plus de succès que la dame.

— Ecoutez, madame, vous devriez peut-être vous retirer, cette jeune fille se gêne sûrement de parler devant vous.

La dame sort.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

— Moi ? Rien. Je ne suis pas malade. Seulement, ma patronne me doit trois mois de gages. Je resterai au lit jusqu'à ce qu'elle me paye.

Le docteur réfléchit un instant, puis dit à la petite bonne :

— Vous avez raison, mademoiselle. Votre patronne me doit aussi de coquets honoraires. Je m'en vais m'installer sur ce divan. Et nous ne sortirons de cette chambre que lorsque nous aurons eu notre argent. *Mat.*

Discretion. — M. X., dont vous connaissez l'égoïsme, disait l'autre jour :

— Oh ! moi, je ne me mêle jamais des affaires des autres.

— Vous êtes discret !

— Oh ! ce n'est pas cela... c'est qu'elles me sont parfaitement indifférentes.

Un malin. — Pierre vient d'acheter une vache de Jean, et comme il n'a pas de fonds pour la payer comptant, il signe un billet à ordre à trois mois.

— Alors, qui est-ce qui gardera ce papier ? demande le vendeur, aussi benêt que novice dans ce genre de transactions.

— Parbleu, c'est moi, répond l'acheteur peu consciencieux ; autrement, comment voulez-vous que je sache quand il me faudra payer.



A côté du bonheur.

Un soir, comme Juliette allait quitter la cuisine, son père l'arrêta.

— Dis donc, Juliette ?

La jeune fille se retourna. M. Destral se gratifia derrière l'oreille, l'air embarrassé :

— Dis donc, Juliette, la cousine Félise et moi, on aimerait bien savoir... tu ne nous dis rien, tu es là comme si... comme si on t'avait fait bien du mal... on aimerait pourtant savoir ce que tu veux faire.

— Je n'en sais rien ; dit Juliette sèchement.

— Il ne te faut pas faire comme ça une mine de porte de prison ; je me remarque, c'est en règle, je comprends bien que ça t'embête, mais ça ne veut pas dire que j'oublie ta pauvre maman... Hein, Félise ?

La cousine Félise, qui écoutait sans rien dire, approuva de la tête.

— Alors, reprit le père Destral, tu ne veux pourtant pas t'en aller ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, ici ?

— Alors, charrrette, il n'y a pas assez d'ouvrage ? tu feras ce que tu as toujours fait, ce sera comme avant, quoi ?